

Guérir en Haïkus, Florence Issac, Éditions L'échappée belle, collection Réveil-Matin, 48 pages.

Laisser être

Chronique par Jacques Cauda



Illustration de Sarah Mostrel

Le titre : *Guérir en Haïkus*. Et voici le haïku qui ouvre l'écrit de Florence Issac dessiné par Catherine Morisseau : Seulement des mots/Sur la page blanche/Mon tout échappé. On y approche une forme d'impermanence, très proche de la sensibilité zen. En revanche, approchée par le Tao, la page blanche est plus vivante que les mots qui restent insaisissables, et « mon tout échappé » suggère que ce qui devait advenir s'en va, comme (dans)un souffle. Par ailleurs, si l'on joue avec et sur les mots, et que les mots deviennent les maux (en écho au verbe guérir cité plus haut), la « page blanche » devient à son tour un espace de dépôt, voire d'accueil de la douleur. Le dernier vers, très fort, suggère que le poème tente d'être un contenant où l'essentiel s'échappe. En somme les « maux » sont sur la page, mais le « tout » s'échappe : c'est exactement le rythme du Tao — ce qui est lourd se dépose, ce qui est trop plein se vide. Le dernier vers exprime un *wu wei* émotionnel : ne pas retenir la douleur, la laisser suivre son cours. C'est là tout le merveilleux livre de Florence où ce qui guérit n'est pas ce qu'on écrit, mais ce qui s'efface.

Rien n'est « posséable », même nos propres pensées ou douleurs. C'est exactement à lire comme dans un *koan* : on écrit pour dire, mais ce qui devait être dit s'efface.

Prenons comme exemple métonymique (la voile pour le bateau) le haïku de la page 35 : Nature subtile /L'homme tête ne peut comprendre /Il suffit d'aimer. « Subtile » renvoie exactement à la manière dont le *Tao* est décrit dans le *Canon de la voie et de la vertu*, le *Dao de jing* : impalpable, invisible, non conceptualisable, plus compréhensible par l'intuition que par la pensée. La nature est ici perçue comme une manifestation taoïste, une réalité vivante dont la profondeur ne se laisse saisir qu'en creux, par une présence silencieuse. « Tête » suggère : rigidité, volonté trop forte, excès d'intellect, fermeture au changement. Ce sont précisément les attitudes critiquées par le taoïsme. Lao-Tseu oppose souvent le rigide (qui se brise) au souple (qui accueille). Le vers montre que vouloir comprendre *par la volonté*, autrement dit conceptualiser, maîtriser le réel, sépare l'homme du Tao. Le haïku pointe donc la tension entre l'esprit humain crispé et la fluidité naturelle du Tao. Le dernier vers apporte la résolution taoïste : non pas comprendre, mais être en accord. Dans la perspective taoïste : *ziran* est « ce qui va de soi », c'est le naturel ; *wu wei* est l'action sans forcer ; et l'harmonie vient du laisser-être et non de l'effort cognitif. « Il suffit d'aimer » signifie alors se relier au monde sans tension, s'ouvrir, accueillir ce qui est, laisser tomber le contrôle. L'amour ici est moins un sentiment personnel qu'un laisser-faire bienveillant, une douceur du rapport au réel. C'est une solution typiquement taoïste : remplacer la volonté de comprendre par une disponibilité intérieure.

Ce haïku peut être lu non seulement comme un petit *en trois mouvements (1° Le Tao est subtil. 2° Le vouloir-comprendre le rend inaccessible. 3° L'accord avec le monde naît du laisser-être) mais surtout comme le manifeste du « tout échappé » du début qui s'applique au tout du recueil, c'est-à-dire à chacun des poèmes de *Guérir en haïkus*. Florence Issac nous le redit vers après vers et mot après mot : « Ne cherche pas à saisir la nature, entre simplement en harmonie avec elle. Et guéris ! »*